

# INTRODUCTION

*Anne-Marie GRANET-ABISSET*

*Bruno BENOIT*

**Anne-Marie GRANET-ABISSET**

*Université Lumière Lyon 2  
Centre Pierre Léon*

**Bruno BENOIT**

*Institut d'études politiques de Lyon  
Centre Pierre Léon*

Si les interrogations des historiens sur la mémoire sont maintenant classiques<sup>1</sup>, les recherches historiques ayant pour objet l'imaginaire et les représentations, ou celles les insérant dans leurs problématiques, restent plus marginales. Derrière l'emploi de ces trois concepts, imaginaire, représentation et mémoire, émergent des acceptions, des compréhensions, des thématiques, voire des manières de faire de l'histoire, différentes. Le bouillonnement et le flou autour de ces termes sont à la fois un gage de l'intérêt des historiens et un signe de la jeunesse de la réflexion<sup>2</sup>.

C'est dans cet esprit que le 28 mai 1996 a été organisée une table ronde au centre Pierre Léon à Lyon<sup>3</sup>, rassemblant des chercheurs travaillant sur ces questions, mais dont les approches historiques ont varié tant par les périodes considérées que par les perspectives

1 - Il n'est que de se reporter aux bibliographies de l'histoire de la France pour mesurer quantitativement cette évolution.

2 - Annie DUPRAT, dans son article paru dans *Genèses*, n° 27 de septembre 1997, p. 109 à 123, sous le titre « Le roi, la chasse et le parapluie ou comment l'historien fait parler les images », écrit en conclusion de son texte à propos de l'histoire des représentations « qu'elle n'est ni une mode, ni un folklore, ni un signe d'un quelconque "épuisement" de l'histoire, mais une voie nouvelle, complémentaire aux autres ».

3 - Cette table ronde a été organisée conjointement par le Centre Léon et l'Institut d'études politiques de Lyon.

4 - NORA (Pierre), « Entre mémoire et histoire – La problématique des lieux », NORA (Pierre), (dir.), *Les lieux de mémoire, la République*, tome 1, Paris, Gallimard ; 1984, p. XVII-XLII.

5 - Ces thématiques ont été aussi abordées dans BOUTIER (Jean) et JULIA (Dominique), *Passés recomposés, champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Éd. Autrement, série Mutations, n° 150-151, 1995, 349 p.

6 - La réflexion autour de l'historien fondateur de mémoire a été menée par différents auteurs dans BENOIT (Bruno), BOYER (Michel), DURAND (Georges) (dir.), *Historiquement vôtre... entre la nostalgie et l'espoir*, Lyon, PUL, 1996, p. 24-26.

envisagées. À terme, la confrontation des travaux pourrait permettre de dégager des réflexions, voire des axes de recherches communs. Toutefois, dans un premier temps, l'objectif de cette journée se voulait une tentative de définition(s) des concepts, une mise à plat des données disponibles et des perspectives envisagées, une interrogation sur l'intérêt et les difficultés, mais aussi sur la manière d'intégrer la dimension de l'imaginaire et des représentations en histoire sociale. Nous nous contenterons de reprendre en introduction quelques-uns des attendus proposés.

En premier lieu, il faut partir de la mémoire, sous-jacente à cette réflexion sur l'imaginaire et les représentations en histoire. En effet, réfléchir sur l'imaginaire et les représentations renvoie à la notion de mémoire(s) de l'histoire et donc à la reconstruction du passé, thème cher aux Lieux de mémoire de Pierre Nora<sup>4</sup>. Toute mémoire, qu'elle exprime le point de vue d'un individu comme celui d'un groupe dans lequel il s'insère, sélectionne et interprète les événements, les faits et les attitudes qui consciemment ou inconsciemment lui semblent mériter d'être retenus, conservés et transmis. Erreurs, oublis, déformations et silences qui apparaissent dans le récit, deviennent alors partie prenante de l'intelligibilité du passé que l'historien cherche à faire surgir. Ces éléments concernent la mémoire orale au premier chef, mais, à des degrés divers, toutes les autres formes de mémoire, qu'elle soit de papier, la plus abondante, mais non la plus fiable, de gestes, celle qui s'oublie le plus rapidement mais hautement symbolique ou technique, ou d'images. Celles-ci ont un rôle déterminant dans le processus de cristallisation d'un événement ou d'un comportement. Miroirs d'une mémoire, qu'elle soit celle du peintre, du graveur, du dessinateur, du

photographe, voire aussi celle du commanditaire, les images mettent en scène ce que la postérité retiendra et en cela filtrent, masquent, déforment la scène ou l'événement représenté.

Quelles que soient ses formes (écrit, oral, image, objet, geste), considérons la mémoire comme la matière première, le matériau dont l'historien – ne doit-il pas être un inventeur de sources ? – doit faire un objet de savoir. Toutes ces mémoires-sources sont de fait des discours qui renseignent sur des faits, mais surtout véhiculent des représentations du passé. Ainsi les récits qui, dans une reconstruction inconsciente et complexe, en parlant du passé parlent du présent, intègrent à la fois des éléments réels et des aspects fictionnels. En d'autres termes, ils élaborent une mémoire légendaire, qui loin d'être à rejeter ou à exclure, participe de la compréhension du passé et induit des attitudes, des comportements, des discours et des sensibilités collectives.

Le rôle de l'historien est donc double, même s'il ne retient souvent que le premier. D'une part, il déconstruit cette mémoire-matériau par le croisement des sources, par des mises en perspectives et des analyses pour une approche plus juste de la réalité historique de son objet d'étude. D'autre part, en élaborant une mémoire savante, il participe aussi à sa manière, au même titre que les autres vecteurs de mémoire – témoins-acteurs ou héritiers – à la reconstruction, voire à la recomposition<sup>5</sup> d'un passé et à la mise en place d'une autre ou d'une nouvelle mémoire, mais aussi de discours et de représentations<sup>6</sup>.

Aussi l'historien est-il confronté à la question toujours renouvelée des rapports entre histoire et vérité. Sans oublier les fondements de la méthode et de la démarche historiennes qui nous sont communs, il est légitime de s'interroger sur cette quête et sur les objectifs que

nous avons, lorsque nous faisons de l'histoire<sup>7</sup>. On peut à la suite de François Bédarida se demander si le passé est objectivable<sup>8</sup> ? N'arrive-t-on pas finalement dans toute recherche à des vérités partielles, partiales, dépendantes des systèmes de références sous-jacents aux travaux de l'historien ! Il ne s'agit pas pour autant de reléguer la quête de vérité qui doit rester première, mais affirmer que l'on arrive davantage à « des niveaux de vérité historique », peut-être pourrait-on même ajouter plus modestement, à des réalités complexes que nous suggèrent ces mémoires plurielles. On s'aperçoit bien que les oppositions longtemps entretenues entre fait et représentation, entre quantitatif et qualitatif, entre vérité et imaginaire, pour ne reprendre que les principales, ont perdu toute pertinence. Ce n'est en tout cas pas dans cet esprit que les réflexions de la journée se sont orientées. Au contraire, on peut reprendre ce que disait Philippe Joutard en rendant compte des déformations de la mémoire :

« La mise à jour du fonctionnement d'une mémoire dans ses simplifications et ses déformations ne relève pas seulement d'une étude de discours ou de l'imaginaire. Car dans ce cas comme bien d'autres, l'imaginaire est créateur d'histoire, influençant directement les comportements et conduisant à des actions<sup>10</sup> ».

Comme proposition première, on peut s'interroger sur le fait de savoir si l'imaginaire et les représentations sont révélateurs d'une réalité historique et s'ils participent de la compréhension de cette réalité ? Deuxièmement dans les champs qui nous intéressent, notamment en histoire sociale, quelles relectures et quelles perspectives apportent-ils ?

Gilbert Garrier a cherché si « *in vino veritas* ». Son étude sur les étiquettes de

vin nous éclaire sur ces images qui sont collées sur les bouteilles depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Lors de leur apparition, les étiquettes sont très simples et ne font qu'indiquer l'identité du vin, son millésime et le nom du négociant. L'image n'est porteuse d'aucun imaginaire, elle dit le vin. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les étiquettes se chargent en ornementation armoriée, médaillée et couronnée. Par le luxe affiché, elles sont porteuses de représentations sociales et témoignent que le vin en bouteille est réservé à une minorité. Aujourd'hui, le vin en bouteille est devenu un produit de consommation courante. L'étiquette n'est plus seulement informative, elle est porteuse d'imaginaire. Si le consommateur trouve aujourd'hui sur l'étiquette les mentions rendues obligatoires par la législation, les enquêtes montrent que le graphisme de l'étiquette est pour beaucoup dans le choix de la bouteille. L'étiquette est devenue image et, de ce fait, les étiquettes sont le support de toutes les représentations possibles pouvant faire rêver le consommateur et le pousser à acheter : la fête, la nature, l'histoire, le patrimoine, les commémorations... La bouteille ouverte, le vin s'avère parfois décevant, ce qui permet de dire avec Gilbert Garrier que, pour le vin, la vérité n'est pas dans l'étiquette !

La photographie crée des images qui donnent à voir et proposent un discours contribuant à la transmission de la mémoire. Tel est le propos de Denis Varaschin qui s'appuie sur les nombreuses plaques réalisées par la Société des frères Lumière lors de la construction du barrage de Jonage, chantier exceptionnel qui commence à l'automne 1894, par la Société lyonnaise des forces motrices du Rhône (SLFMR). La photographie correspond au regard d'un homme, le photographe qui, dans le cas de ce chantier, semble s'intéresser

7 - Loin de nous l'ambition d'apporter des réponses à la « crise » de l'histoire mais, en réfléchissant sur notre démarche épistémologique, cette journée a la volonté de mieux définir notre savoir-faire et notre pouvoir-dire.  
Cf. NOIRIEL (Gérard), *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, 348 p.

8 - BEDARIDA (François), « Temps présent et présence de l'histoire », IHTP, *Écrire l'histoire du temps présent*, Paris, CNRS Éditions, 1993, p. 392-396.

9 - *Ibidem*.

10 - JOUTARD (Philippe), « Les erreurs de mémoire, nouvelle source de vérité ? », *Croire la mémoire, approches critiques de la mémoire orale*, Actes du colloque, Aoste, 1988, p. 67. Voir aussi du même auteur, *L'invention du Mont-Blanc*, Paris, Gallimard, 1986, 216 p. et *La légende des Camisards, une sensibilité du passé*, Paris, Gallimard, 1977, 439 p.

davantage à la transformation d'un paysage et aux machines qu'aux ouvriers. La représentation photographique déforme ainsi l'information et fait des choix qui répondent, ici, aux objectifs assignés par le commanditaire des clichés, la SLFMR. Celle-ci veut conserver des images de ses capacités industrielles et de son rôle innovateur dans l'édification de cette usine monumentale. Si ces photographies sont au service de l'imaginaire des dirigeants de la SLFMR, elles sont, pour l'historien, un matériau-source vecteur de mémoire, donc d'histoire de l'entreprise à condition d'en décoder, comme le fait Denis Varaschin, les représentations.

Karine Basset s'intéresse au légendaire sarrasin en croisant savoirs érudits, liés à l'écrit, et savoirs populaires, liés à l'oral, dans la construction de ce légendaire. Quels rapports existent entre ces savoirs et l'histoire ? Le discours des érudits du XIX<sup>e</sup> siècle sur les Sarrasins s'inscrit dans un projet politique de construction nationale qui veut que la France moderne soit celle des villes, des plaines, du Nord et de nos ancêtres les Gaulois, tandis que la France arriérée est celle du Sud, des montagnes et des villages où perdure l'ascendance sarrasine qui rend ces populations difficilement assimilables. Les colonies sarrasines sont bien pour la tradition érudite un objet de représentations sur le récit des origines. Quant à la tradition orale, le thème du « sarrasin » est multiforme : le Sarrasin est mis à toutes les sauces légendaires locales, en particulier dans le village de Touraine étudié par Karine Basset où la légende rend compte d'un vécu communautaire et de la mémoire de ce vécu, mémoire fort oublieuse de l'événement historique puisque la légende va même jusqu'à se faire l'écho de représentations contemporaines sur l'autre Arabe, le Maghrébin ! Malgré ces réserves, le

légendaire peut donc bien être objet d'histoire.

Mireille Meyer, à propos de Port-Saint-Louis-du-Rhône, parle de mémoire recomposée. En effet, ce port, point de départ d'un canal du Rhône à la mer, a été créé dans un milieu naturel très défavorable au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par les milieux d'affaires lyonnais pour concurrencer le chemin de fer et Marseille. Pour peupler ce Lyon-sur-mer, les migrants qui s'y installent, venus de France ou d'Europe, vont bricoler une agglomération qui devient commune en 1904. Les Ports-Saint-Louisiens cherchent alors à fonder une communauté qui se met en quête d'identité, identité qui se ressource soit dans un imaginaire ethnique qui, comme le dit Mireille Meyer, relève du syndrome du May Flower – qui est arrivé en premier dans ce bout du monde ? – soit dans un imaginaire légendaire, plus récent, qui voudrait qu'au commencement, il y ait eu un bagne ! Les représentations qu'ont les Ports-Saint-Louisiens du passé de leur ville se situe donc entre image positive et image négative selon la réalité du moment. L'identité est bien fille de la mémoire, elle même fruit de l'imaginaire et des représentations.

Qu'apporte le récit fictionnel à la compréhension d'une réalité ? Telle est la question que se pose Anne-Marie Granel-Abisset à propos des colporteurs en écriture du Briançonnais, profession présente entre le XVI<sup>e</sup> siècle et l'application de la loi Guizot dans les années 1830. Les récits, aussi bien écrits qu'oraux, ont permis de parler de mise en mémoire collective de cette profession grâce à une transmission qui s'est faite par la voie et la voix de la mémoire familiale et de la mémoire savante. Au-delà du mythe, de l'anecdote et des décalages mémoriels qui émaillent les récits dont dispose l'historien, l'énonciation de ces mémoires décrit une réalité professionnelle et ren-

seigne sur le fonctionnement social de communautés alpines aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Si le souvenir de ces commerçants du savoir est entretenu, voire valorisé, chez les Queyrassins, c'est, selon Anne-Marie Granet-Abisset, parce que cette profession est un marqueur identitaire.

Laurent Douzou met en relation histoire du temps présent et sources orales, mémoire et histoire, représentations et quête de vérité. Quelle place et quelle fonction ont les sources orales, c'est-à-dire les acteurs-témoins<sup>11</sup>, dans l'histoire du temps présent et sont-elles supérieures ou non aux sources écrites ? Quels peuvent être les rapports entre des femmes et des hommes qui ont fait l'histoire et l'historien qui écrit leur histoire ? Ne pourra-t-on écrire l'histoire du temps présent que lorsqu'elle aura cessé d'appartenir au temps présent ? Laurent Douzou propose pour bien exploiter les sources orales, montrant ainsi la réflexion approfondie qu'ont menée les historiens de la Résistance sur cette question des représentations et des liens entre histoire et mémoire, des règles qui se décomposent en trois temps : préparer par un travail préparatoire toute collecte orale, être attentif à l'écoute des acteurs, particulièrement les témoins oubliés, interpréter et passer au crible d'une critique exigeante les témoignages recueillis. L'historien reconstruit le passé, mais jusqu'où peut-il aller face à des témoins qui ne se reconnaissent pas dans le récit historique et qui se sentent dépossédés de leur propre histoire ?

Avoir peur de la modernité, tel est l'imaginaire social qui hante les élites conservatrices allemandes dans l'immédiat après-guerre. Face à une Allemagne déboussolée, les intellectuels allemands libéraux cherchent à déterminer les causes et la nature du phénomène nazi afin de reconstruire leur pays en évitant

les erreurs du passé. Jean Solchany montre que ces intellectuels tirent leurs réflexions d'un « stock » d'images et de représentations qui structurent depuis des décennies leur vision de l'histoire et de la société, ce qui explique leur phobie anti-moderniste qui plonge ses racines dans la révolution industrielle. Cet imaginaire social combine trois systèmes d'images répulsives, celle de la suffocation, l'Allemagne est devenue celle des masses et comprend trop d'hommes, celle de l'angoisse de la déchéance, la société a remplacé la communauté et les valeurs traditionnelles ont disparu, et enfin celle du couple apocalypse-rédemption, si l'Allemagne a connu une crise profonde, la rédemption passe par un retour à une vie plus saine, moins industrielle et urbaine. Jean Solchany<sup>12</sup> souligne que ces représentations conservatrices des causes du nazisme, fondées sur un imaginaire social qui par son discours diabolise la modernité, ne vont pas résister à la réalité économique et politique de l'Allemagne des années 1950.

Être canut et mourir fusillé par des canuts à la Croix-Rousse en criant « Vive la République », il y a là une image qui a de quoi surprendre l'imaginaire collectif lyonnais habitué à voir les canuts fusillés par des ennemis de la République ! Pourtant telle est la mésaventure du commandant de la garde nationale Arnaud le 20 décembre 1870. Bruno Benoit cherche à passer derrière le miroir des apparences que livrent les sources pour savoir qui est vraiment le commandant Arnaud, qui sont ses agresseurs ? Pour arriver à se retrouver dans ce labyrinthe des représentations, il faut prendre en compte l'antagonisme profond existant entre les trois familles politiques qui se disputent la scène lyonnaise depuis la Révolution quant au régime souhaité : les contre-révolutionnaires ou

11 - La question avait déjà été posée par VOLDMAN (Danièle), « La place des mots, le poids des témoins », dans IHTP, *Écrire l'histoire du temps présent*, CNRS Éditions, 1993, p. 123-131.

12 - La thèse de Jean SOLCHANY vient d'être publiée sous le titre *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949)*, PUF, 1997, 352 p.

Blancs veulent la monarchie, les exagérés ou Rouges veulent une République sociale, les modérés majoritaires veulent un régime protégeant la propriété et faisant respecter l'ordre. La III<sup>e</sup> République née le 4 septembre évoluant davantage vers la formule modérée qu'exagérée, Arnaud, qui en est le défenseur, devient, sur fond de défaites militaires, la victime expiatoire de ses adversaires. L'assassinat d'Arnaud est bien celui d'une Marianne modérée. Travailler sur les représentations, mais aussi sur la mémoire permet à Bruno Benoit de proposer plusieurs niveaux de lecture d'un événement, même micro-historique.

Toutes ces communications tendent à prouver que l'étude de l'imaginaire et des représentations, transmises par le discours, le geste ou l'image, n'est pas un exercice historique mineur, mais, bien au contraire, participe pleinement au déchiffrement du passé en valorisant des zones restées jusqu'ici dans l'ombre. Si, selon la formule de Michelet, l'objet de l'histoire est l'homme, l'imaginaire, les représentations et la mémoire lui sont intimement liés.